

FRANÇOIS ROBINNE

# SURVIE

Une anthropographie de la dislocation et  
de la réparation (Birmanie)

Préface de Wendy Law-Yone

# SOMMAIRE

PRÉFACE	7
<i>Wendy Law-Yone</i>	
REMERCIEMENTS	15
PROLOGUE – CONFLIT ARMÉ ET LUTTE SOCIALE	19
CHAPITRE PREMIER – FRANCHISSEMENT DES FRONTIÈRES	33
Entrecroisement des approches	33
Toutes classes sociales confondues	45
CHAPITRE II – CE NE SONT PLUS DES ÊTRES HUMAINS	55
Récits croisés	55
Terreur et rumeur	82
CHAPITRE III – AU MÉPRIS DES INSTITUTIONS	93
Nouveaux termes de la propagande	93
Fabrique des marges intégrales	111
CHAPITRE IV – INDÉSIRÉS EN LEUR PROPRE PAYS	129
Composer avec les contraires	129
De respect et de crainte	145
CHAPITRE V – AUX FRONTIÈRES DES ESPACES (DÉ)PARTAGÉS	179
Auto-régulation des marges	179
Stigmatisations, résistances, bricolages	198
CHAPITRE VI – LA RÉVOLUTION DANS LE TEXTE	251
Nique ta mère (patrie)	252
Les mots pour le dire	258

ÉPILOGUE — GÉNÉRATION A	279
RÉFÉRENCES	305
TABLE DES ILLUSTRATIONS	317
INDEX	319

WENDY LAW-YONE\*

## PRÉFACE

La révolution, comme l'a définie Fidel Castro, est « une lutte à mort entre l'avenir et le passé ». Le Myanmar est aujourd'hui en proie à une telle lutte : entre une dictature militaire ancrée dans le passé et une nouvelle génération en révolte qui incarne l'avenir.

Déclenchée par le coup d'État militaire du 1<sup>er</sup> février 2021, la lutte mortelle en cours au Myanmar pourrait être perçue comme une guerre civile de plus dans un pays assiégé par des conflits internes durant la majeure partie de son existence en tant que nation indépendante. Mais les guerres civiles du passé ont été menées par une succession de régimes militaires contre une succession de forces d'opposition – éternelles armées et milices de minorités ethniques réparties dans les régions frontalières, contre également des soulèvements sporadiques plus proches du pays qu'il fallait anéantir, comme la Révolution Safran de 2007 ou les événements de 2008 dans le sillage de la nouvelle Constitution.

---

\* Wendy Law-Yone est une écrivaine birmane vivant en France. Elle est l'auteure de *Tango birman*, *The Road to Want* et *Golden Parasol : A Daughter's Memoir of Burma*, et de bien d'autres ouvrages et travaux sur la Birmanie. Son père, E.M. Law-Yone, était rédacteur en chef et éditeur de *The Nation*, premier – et dernier – journal indépendant de Birmanie.

La guerre qui ravage aujourd'hui l'Union du Myanmar est d'une toute autre ampleur. Pour la première fois en près de sept décennies d'hégémonie militaire, les divers groupes de résistance disparates du Myanmar – politiques, ethniques, religieux, civiques ou hybrides – forment ensemble une masse critique qui, lentement mais de manière inexorable, gagne du terrain et de l'intensité contre leur ennemi commun. « Les divisions appartiennent aux générations précédentes », déclare un activiste birman exilé en France ; « il s'agit maintenant d'une guerre révolutionnaire ». La manière dont cette révolution d'un genre nouveau se conclura reste toujours incertaine. Comme le disait Alexis de Tocqueville à propos d'une autre révolution historique menée il y a 250 ans, « dans une révolution, comme dans un roman, la partie la plus difficile à inventer, c'est la fin ».

Ce qui est clair à propos de la résistance en cours au Myanmar, c'est l'émergence d'une nouvelle classe de guerriers connue sous le nom de « Gen-Z ».

L'étiquetage des générations en fonction de périodes arbitraires est une invention occidentale qui, jusqu'à récemment, ne signifiait pas grand-chose au Myanmar. Dans les premiers jours de la révolution de printemps qui a éclaté après le coup d'État, on trouvait sur l'internet des memes montrant le chef de la junte Ming Aung Hlaing, très décrié, lors d'une conférence de presse, en train de malmener à plusieurs reprises le mot « Gen-Z » (génération Z). Il ne savait pas comment prononcer ce mot. Comment aurait-il pu le faire, alors qu'il n'en connaissait pas la signification ? Mais partout ailleurs, dans les médias, dans les rues, le terme « Gen-Z » était un insigne d'honneur conféré aux jeunes hommes et femmes courageux qui servaient de fantassins tels des agneaux sacrifiés au nom de la révolution naissante.

C'est la « Gen-Z » qui s'est ralliée au mouvement de désobéissance civile à ses débuts, diffusant l'appel à des grèves nationales par la non-violence. C'est elle qui a donné la tonalité morale et politique des premières protestations de rue, des manifestations pacifiques et des assemblées politiques avant que l'armée ne sévisse avec virulence. C'est la Gen-Z qui a déterminé qu'il était temps pour la résistance d'abandonner les préceptes bouddhistes de non-violence et de prendre les armes contre l'ennemi.

Alors que la démocratie était le cri de ralliement des mouvements de protestation du passé, des mots clés tels que fédéralisme, pluralisme et fraternité ont rapidement dominé le discours et la rhétorique de la génération Z. L'accent n'était plus mis sur la préservation du passé, avec ses promesses vides et ses traditions étouffantes. Il s'agissait de préserver l'avenir, la seule promesse pour laquelle il valait la peine de mourir.

Le coup d'État de 2021 et ses terribles répercussions continuent de dévaster et de fragmenter le pays comme jamais auparavant. Pour la première fois dans l'histoire d'une nation moderne, le Myanmar subit une hémorragie de sa population. De nouvelles vagues d'émigrants – étudiants, artistes, intellectuels, entrepreneurs, technocrates, anciens politiciens – viennent grossir le flux des travailleurs migrants, des réfugiés victimes de la traite des êtres humains et des fugitifs déplacés à l'intérieur du pays vers les pays voisins. Tous fuient leur patrie pour chercher asile ou s'exiler en Europe, en Amérique, en Australie, au Japon et vers d'autres destinations lointaines.

Le Myanmar, un pays longtemps enlisé dans la tradition et la répression dictatoriale, est entré dans l'ère moderne d'un bond : l'ère de la migration de masse.

Mais comment les immigrants et les itinérants birmans parviennent-ils à surmonter « le traumatisme de l'exil d'une

rapidité et d'une brutalité inimaginables » pour trouver du travail, subvenir à leurs besoins, s'installer dans de nouveaux logements, assurer l'éducation de leurs enfants, démarrer une nouvelle vie – seuls ou en famille – dans un pays d'accueil dont le plus souvent ils ne parlent pas la langue ? Dans cette course d'obstacles parsemée de défis quotidiens, comment s'adaptent-ils aux nouvelles règles, aux coutumes, aux lois et aux interdictions, toutes exprimées dans des langues étrangères ? Comment survivent-ils ?

«Survie», le titre de ce livre, est également le titre d'un vers écrit par le poète birman populaire Khet Thi, qui a été torturé à mort pendant sa garde à vue quelques jours seulement après avoir écrit ces lignes :

*Ils tirent dans la tête*

*Sans savoir*

*Que la révolution est dans le cœur*

En birman, « survie » et « renaissance » partagent la même racine, « *shin tan* ». Ces deux concepts sont également contenus dans le mot français « *survie* ». « Survivre », qui signifie « vivre au-delà », dérive de deux mots latins : *super* (« au-dessus, sur ou au-delà ») et *vivere* (« vivre »). En d'autres termes, survivre, c'est vivre plus longtemps que les autres.

La survie, question existentielle brûlante de notre époque, est au cœur de cette étude anthropologique immersive sur la nature de l'immigration contemporaine, extrapolée à partir des parcours particuliers de réfugiés et d'exilés birmans vivant aujourd'hui principalement en Thaïlande et en France.

En croisant les regards, les discours, les sources, et même les lieux dont ils émanent, François Robinne interroge à travers cette «anthopographie multisituée» quelques valeurs ancestrales et autres préconçus que bousculent le régime de

terreur et l'exil. Le cas par exemple de la notion bouddhique de gratitude, du patriarcat et du rapport de genre, de la volonté d'émancipation de toute une génération sacrifiée. Le cas également des notions de citoyenneté, de multiculturalisme, d'État fédéral. Car derrière le traumatisme, le déplacement – aussi contraint soit-il – reste une ouverture. Que l'on partage ou non les idées émises, que l'on s'accorde ou non sur leurs interprétations, la force des témoignages enregistrés est de susciter de nouveaux imaginaires pour une Birmanie enfin réconciliée avec elle-même.

« L'histoire, disait Eric Hobsbawm, n'est pas comme une ligne d'autobus sur laquelle le véhicule change tous ses passagers et son équipage chaque fois qu'il arrive au point marquant son terminus ». Pour nous tous, survivants, « il existe une zone crépusculaire entre l'histoire et la mémoire ; entre le passé en tant qu'enregistrement général ouvert à l'inspection et le passé en tant que souvenir d'une partie ou d'un arrière-plan de notre propre vie... ». « C'est de loin la partie de l'histoire la plus difficile à saisir pour les historiens, ou pour n'importe qui d'autre ».

Voici un ouvrage d'une empathie et d'une érudition hors du commun qui nous permet, à travers le portail de l'immigration contemporaine, de percer cet espace évanescent entre l'histoire enregistrée et la mémoire vivante, un espace qui, autrement, serait relégué dans l'oubli.